



# Carnets 11

*septembre - octobre 1996*

Directeur de la publication *Claude Lemerle*  
Rédaction *Jean - Pierre Thomasset*  
Page de couverture *Catherine Schapira*

## Sommaire

1) <i>Éditorial</i> .....	5
2) <i>A savoir...</i>	
<i>Demi-journées de Nîmes : "La réalité psychique"</i>	
- <i>Ursula Meyer</i> : De l'ombilic .....	9
- <i>Hervé Bousige</i> : D'un point de vue .....	17
- <i>Sylvie Svetoslavsky-Bassot</i> : Quelques questions à propos d'un court texte de Freud ."Un trouble de mémoire sur l'Acropole" .....	22
- <i>Jean-Pierre Thomasset</i> : Cure    Théorie .....	28
<i>Contribution</i>	
- <i>Jean-Baptiste Beaufils</i> : Chronique Dialectique .....	33
3) <i>L'erre du temps</i>	
- <i>Brigitte Lemérier</i> : Quelques remarques à propos de l'errance .....	37
- <i>Jean-Michel Vappereau</i> : Les deux pieds dans le caniveau ....	49
4) <i>L'air du temps</i>	
- <i>Lélia Dias</i> : Francis Bacon, La répétition du hasard.....	65
<i>Annonces</i> .....	83
<i>Quelques précisions techniques</i> .....	89

## Éditorial

Les carnets 11 paraissent la troisième année de la vie de l'École. Ils poursuivent la fonction de présenter le travail théorique et clinique qui s'y produit. Ils sont donc ouverts aussi bien aux membres de cette École qu'à toute personne qui inscrit pour un temps sa démarche dans le cadre d'un cartel, d'un séminaire, d'un espace... tout ce qui est offert comme mode de regroupement propice au transfert de travail.

Les Carnets accueillent les textes qui ponctuent la fin d'un travail. Ils recueillent tout autant la trace d'un point de butée, d'une piste de recherche, de l'amorce d'une trouvaille, suffisamment articulés pour être opportunité de relance pour d'autres.

Dans la rubrique "A savoir", qui regroupe les interventions publiques et des textes parvenus au Carnet susceptibles de s'adresser au plus grand nombre, vous pourrez lire quatre interventions faites lors de la demi-journée du 1<sup>er</sup> Juin à Nîmes. Celle-ci est venue scander le travail autour du thème "La réalité psychique", que se sont donnés, depuis plus d'un an, les membres de l'École, dans le Midi. Vous y trouverez aussi une contribution.

L'ère de notre temps, avec son lot de malaise, interroge le champ analytique. Un espace, dont le cadre de travail a été ouvert par un texte paru dans les Carnets 5 offre de regrouper de façon particulière, les personnes concernées par cette question. Les présents Carnets font le point de son fonctionnement. Deux textes sont par ailleurs parvenus, qui abordent, dans des perspectives différentes, des formes actuelles de ce malaise.

La rubrique "L'air du temps" invite à dire la lecture de la psychanalyse à propos d'autres champs, qu'ils soient scientifiques ou culturels. Cette approche particulière, dont Freud lui-même a montré la voie, offre à la psychanalyse, sans sortir du sillon de sa découverte, de rencontrer d'autres acteurs qui tissent aussi l'étoffe de notre civilisation d'aujourd'hui.

Au-delà d'une juxtaposition d'écrits, les Carnets peuvent encore être lieu de débats, où les réactions et commentaires à ce qui a été précédemment publié peuvent faire aussi lien de travail.

Enfin, chacun peut faire les propositions qu'il souhaite. Les Carnets sont, depuis leur création, l'affaire de tous.

L'offre des textes faite par leurs auteurs a donné corps aux Carnets 11. Le moment de leur parution inaugure le temps où vont commencer à se constituer les prochains; invite à ceux qui le souhaitent de faire dès maintenant des Carnets 12 l'adresse de leur travail

Jean - Pierre Thomasset

***A savoir...***

signifiant, contre lequel je bute encore. " Ca ne cesse pas de ne pas s'écrire" où Lacan situe le sens de l'*Unerkannt* en tant que *Urverdrängt*. " Il n'y a plus rien à en tirer." C'est bien ça que Freud désigne en parlant de l'ombilic du rêve.

Probablement je dois orienter mon travail vers la fonction du Phallus, vers la dimension du " défaut du Père ".

Lacan parle de l'ombilic comme d'un stigmaté. L'ombilic - la formule de la Triméthylamine, ces lettres - n'est-il pas trait qui sépare et « qui porte à la signifiante ce qui du Réel ne peut être nommé »<sup>11</sup>, écrit Suzanne Boschi - Clauzel des lettres de LOL V. STEIN du rêve.

<sup>11</sup> S Boschi - Clauzel, *Là où c'était, du sujet aura pu advenir*, in L'Originnaire Textes du colloque de l'E P S F 1996

Hervé Bousige

## D'un point de vue

Ce texte s'est construit à l'envers d'une logique où les causes précéderaient les conséquences, en quoi finalement il est fidèle à son contenu .

Les questions n'ont pu se faire jour qu'à partir d'une trouvaille préalable et ce texte ne s'écrire qu'à partir d'un engagement pris par avance sans idée de ce qu'il contiendrait.

Mouvement de récursivité où c'est l'après qui fonde et fait advenir l'avant .

Lors d'un séminaire sur le graphe, au cours duquel j'avais écrit un texte sur le schéma optique, une voix, visiblement soucieuse de ce qui allait se dire cet après-midi a demandé

"Et tu la mets où la réalité psychique là dedans ?".

J'ai répondu alors qu'elle me semblait localisée en aucun point particulier de ce schéma, mais à le prendre dans son entier.

Après cette soirée, agité par le souci de produire le texte pour lequel je m'étais engagé, j'ai erré entre la *Traumdeutung*, La naissance de la psychanalyse, Cinq leçons sur la psychanalyse, Résultats Idées Problèmes 2, Introduction à la psychanalyse, puis la bande de Moebius, la bouteille de Klein, le tore, le cross-cap, le plan projectif, sans oublier les textes des commentateurs de Freud et de Lacan.

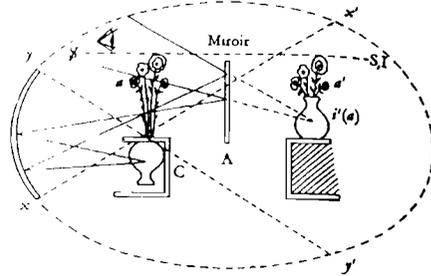
Au cours de ces errances, il m'a semblé lire que la réalité psychique était , tantôt le sujet, tantôt le fantasme, ou l'envers du désir, ou bien encore l'inconscient

Submergé de réponses aucun texte s'écrivait

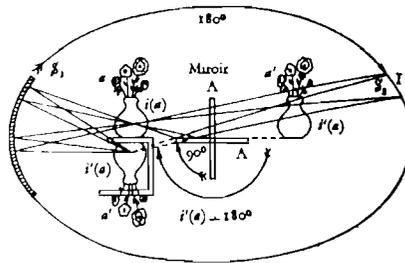
Ce n'est qu'après avoir cessé de chercher que j'ai pu enfin m'avancer dans les questions que me posait le thème de cet après-midi

A quoi avons nous accès ? A quoi cet accès nous convie-t-il ? Sur quoi repose-t-il

Le schéma optique répond: à des images dans le miroir de l'Autre ( $i'a$ ), qui, vues sous un certain angle ( $l$ ) sont au fondement du Moi, visant à une heureuse conjonction entre contenant et contenu, objets du désir et image du corps



Le procès analytique du pivotement du miroir annulant l'illusion et autorisant le sujet à voir son image, là où elle est, promesse d'une effusion narcissique dans un accord avec son désir reconnu et assumé.

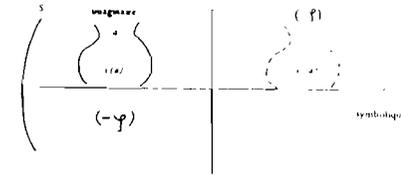


Lacan indique là, que ce modèle ne laisse pas plus éclairée la fonction que l'objet  $a$  reçoit du Symbolique<sup>12</sup>

Dans la séance du 28 novembre 1962 du séminaire l'Angoisse, c'est sur ce point qu'il s'avance, énonçant que tout l'investissement libidinal ne passe pas par le spéculaire, qu'il y a un reste, ce qui dans le schéma optique se traduit par une remise du vase sur la boîte et la disparition des fleurs

Au dessus de l'image virtuelle du vase ( $i'a$ ) apparaît une place vide notée  $-a$  et au col de l'objet réel il place  $a$  en correspondant de ce  $-a$  imaginaire reporté sous la barre soutenant le vase

<sup>12</sup> Écrits p 680 in Remarque sur le rapport de Daniel Lagache



Pendant que je travaillais sur ces deux textes une gravure m'est tombée sous les yeux et a permis de tenter une articulation entre ces représentations.

Il s'agit du "Belvédère" du graveur belge Escher

A la regarder attentivement, une question ne peut manquer de surgir sur la nature de cette image, car au delà d'un classicisme certain de la représentation et d'un apparent respect des lois de la perspective, cette gravure s'avère piégée.

C'est dans un moment tel, que le regard apparaît bien comme n'étant pas une simple perception mais un vouloir voir qui bute ici sur une énigme.

Cette figure est rangée dans "Le livre des illusions d'optique" de Bruno Ernst Ed Taschen au registre des figures impossibles.

Qu'est ce qui est impossible ?

Pas la figure elle-même, puisqu'elle existe bel et bien dans les deux dimensions de la feuille.



Le Belvédère

Ce n'est pas sa construction dans un espace à 3 dimensions, nous verrons même qu'elle peut être réalisée de deux façons différentes, chacune assurant dans un miroir une image identique à la gravure ci-dessus

L'impossible réside dans le maintien au sein de ce qui peut être construit, de toutes les propriétés, de tous les rapports qui apparaissent dans les différents plans de l'image.

A privilégier, à croire à la vérité de ce qui apparaît dans cette image, dans les rapports entre ses différents plans, dans sa continuité, dans sa clôture, on aboutit à une torsion des colonnes du 1<sup>er</sup> étage, qui loin de ceinturer un espace vide, déterminent dans leur torsion un espace moebien

A privilégier le rapport des deux étages et les lois de la perspective, on aboutit à une construction reposant sur un écart, un vide, entre les colonnes et ce qu'elles semblent soutenir.

Le point d'énigme, d'impossible complétude dans le miroir débouche lors de sa réalisation soit sur une torsion moebienne soit sur un vide au sein même de cette construction .

A la vision de ce qui surgit dans le miroir de la feuille la question de l'énigme renvoie au *che vuoi* ? Question sur le désir de l'Autre.



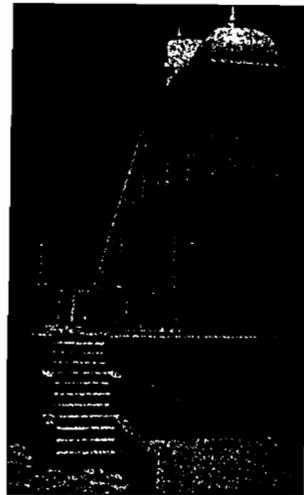
Réaliser l'image qui vient de l'Autre est une réponse, là où Lacan dans le graphe du désir inscrit  $\$ \cdot a$ , le fantasme. Réaliser, c'est à dire la rendre vraie, tenter d'y adhérer, de la colmater, de s'en habiller.

Mais ce que Lacan et cette gravure montrent c'est qu'à s'engager et à demeurer dans ce processus de l'illusion narcissique, le sujet s'engage dans un circuit où il ne cessera pas de faire le tour de ce qui cause son désir sans jamais en risquer la rencontre.

Tentative à porter au registre de l'impuissance, où, à s'efforcer il serait permis de croire que ça pourrait réussir, mais où, rappelle Lacan dans cette même leçon du 28/11/1962 "plus il s'engage dans cette voie qu'on appelle improprement la voie de la perfection de la relation d'objet, plus il est leurré."

A mettre l'accent sur la loi ; lois de la perspective pour la gravure, loi de l'articulation signifiante dans la cure, ce qui s'offre à la rencontre est un manque, un écart, un vide, dans l'Autre qui contrevient à l'espoir d'une clôture moïque, manque que dans le graphe Lacan épingle du  $S(A)$ . Il manque dans l'Autre, où le sujet n'est que représenté, un signifiant qui viendrait dire le vrai sur le vrai, fournir le dernier mot où se conjoiendraient signifiante et signification dans un sens achevé, signifiant manquant sur les bords duquel naît la pulsion, dans le défilé des demandes

Ces deux constructions s'offrent à des conceptions de fin de cure radicalement différentes selon que sera accentué le reste spéculaire de l'opération, soit l'identification à l'analyste, ou selon que l'analyste se laisse guider par ce qui ne saurait passer par cette image spéculaire, soit de faire apparaître que, fonctionnant comme un leurre narcissique, cette image est habitée par quelque chose qui lui ex-siste du fait de sa prise dans le Symbolique



### Quelques questions à propos d'un court texte de Freud "Un trouble de mémoire sur l'Acropole"

Ce court texte, page 221 du livre de Freud "Résultats idées, problèmes" tome II est une lettre écrite en 1936 par Freud, à l'âge de 80 ans en hommage à Romain Rolland, son ami, à l'occasion de son 70e anniversaire.

La matière du questionnement de Freud consiste en un trouble de mémoire survenu sur l'Acropole, lors d'un voyage avec son jeune frère en 1904 donc 32 ans après - Cette expérience fut pour lui, dit-il, longtemps énigmatique mais toujours présente à sa mémoire sans qu'il en découvrit la raison jusqu'au jour où il se décida à en faire l'analyse.

Je me propose de reprendre l'essentiel de l'analyse de Freud, et à partir de sa lecture, de poser quelques questions.

Cet épisode se situe donc lors d'un voyage de Freud et de son frère cadet en Italie, voyage annuel dont ils étaient coutumiers.

Cette année là, le voyage devant être abrégé, un de leurs amis leur proposa de se rendre à Athènes plutôt qu'à l'île de Corfou, destination initialement envisagée

Ce qui interroge Freud est la discordance entre "*une humeur singulièrement maussade*" et la mise en avant d'obstacles quant à la réalisation de ce projet contrastant avec l'empressement avec lequel les frères Freud prirent leurs billets, l'heure venue.

Dans cet écart, quelque chose cloche qui alerte Freud, "*clocherie*" qui allait se redoubler par une idée étrange qui l'envahit, une fois sur l'Acropole

Je cite "*Ainsi tout cela existe réellement comme nous l'avons appris à l'école*"

Freud constate, là encore, une discordance entre la réflexion qui disait le scepticisme à l'égard de la réalité d'Athènes et l'étonnement éprouvé quant à la vérité de ce doute.

Freud en vient à l'idée que les deux "*clocheries*" sont liées : la mauvaise humeur à Trieste et l'idée sur l'Acropole.

A Trieste, note-t-il, un scepticisme s'exprimait.

"*Il nous serait donné de voir Athènes ? mais c'est impossible, il y a trop d'obstacles*". Le désir de Freud butait là sur un impossible posé à priori

La mauvaise humeur était une réponse au regret qu'inspire cette impossibilité.

It's too good to be true !

Un de ces cas de scepticisme qui se manifeste fréquemment quand on est surpris par une bonne nouvelle : quand on a gagné le gros lot, que l'être aimé répond favorablement etc.

Le mécanisme de défense qui consiste à refuser une part de réalité questionne Freud, d'autant plus dans le cas où cette part de réalité devrait engendrer du plaisir et non du déplaisir.

Ce comportement paradoxal peut amener un sujet au cabinet de l'analyste : le fait de constater que lorsque le succès est en bonne voie, quasi assuré, les sujets "échouent finalement à cause de leur succès"<sup>13</sup>

Comment entendre les sujets "*qui tombent malades*" parce qu'un de leur désir doué d'une intensité exceptionnelle a trouvé son accomplissement ?"

J'ai rencontré récemment un jeune pianiste qui me disait n'avoir pu toucher le piano pendant plusieurs mois et avoir éprouvé un état dépressif prolongé à la suite d'un brillant succès, qu'il avait d'ailleurs mis 3 ans à obtenir, et qui clôturait ses études au Conservatoire.

<sup>13</sup> Résultats, idées problèmes. Tome II p 224

Cet état dépressif était accompagné du sentiment d'avoir subi une injustice parce que, disait-il "*il n'avait pas mérité son prix*".

Le refus intérieur prend la place et anticipe même fantasmatiquement, parfois, un refus opposé par le monde extérieur.

- Pour quelle raison ?

Il s'agit d'un sentiment de culpabilité inconscient et (ou) d'infériorité qui peut se traduire ainsi :

Je ne suis pas digne d'un tel bonheur, je ne le mérite pas : ces deux motivations étant les mêmes.

Ainsi Freud analyse-t-il sa conduite à Trieste (et notamment sa mauvaise humeur) due à l'impossibilité de croire que le désir si vif de voir Athènes s'accomplisse. Sur l'Acropole, cette possibilité s'étant réalisée, son scepticisme s'exprima alors par un refus de croire, déplacé de deux façons : rejeté dans le passé d'une part puis transféré des rapports de Freud avec l'Acropole sur l'existence de l'Acropole elle-même.

Freud, se souvient que, dans le passé, il avait douté de quelque chose qui avait affaire avec l'Acropole: nous reviendrons sur ce point. A la place du sentiment d'étrangeté équivalent à la phrase : "*Ce que je vois là n'est pas réel* " c'est à dire une tentative de dénégation de la réalité. Freud aboutit à un énoncé erroné sur le passé , au prix du refoulement et du trouble de mémoire.

Que voulait donc exclure Freud de lui-même concernant l'Acropole ?

Freud se souvient alors, non d'avoir jamais douté de la réalité d'Athènes mais d'avoir douté "*de voir jamais Athènes de ses propres yeux* "

"*Voir Athènes de ses propres yeux* " aurait signifié en effet, aller loin et au-delà, faire si bien son chemin (n'être pas sans avoir le phallus) désir dont la pauvreté des conditions de vie de Freud rendait la réalisation fort aléatoire.

Si donc, Freud, n'a pu pleinement exprimer sa satisfaction, c'est, déduit-il logiquement qu'un sentiment de culpabilité inconscient est resté attaché à la satisfaction d'avoir si bien fait son chemin.

C'est donc celui-ci qui a motivé l'épisode de Trieste et le sentiment d'étrangeté éprouvé sur l'Acropole.

Freud l'explique par le mépris et la critique de l'enfant à l'égard du père, après l'Oedipe, le principal dans le succès, étant d'aller plus loin que le père et en même temps l'interdit surmoïque lié à ce "dépassement".

En outre, l'Acropole et Athènes symbolisent la supériorité des fils.

Ainsi analyse Freud, ce serait par piété filiale envers leur père, Jacob, que les fils Freud se seraient privés, en partie, de jouir de leur voyage.

Cette analyse de Freud m'amène à poser quelques questions concernant l'origine du sentiment de culpabilité inconscient (une des figures de la jouissance), articulé, à l'objet phallique, la question de la réalité psychique et en particulier qu'appelle-t-on réalité psychique dans la névrose ?

Est-elle équivalente au fantasme, à la "réalité" de l'inconscient ?

N'y a-t-il pas un remaniement de la réalité psychique tout au long de la cure, à chaque chute des identifications auxquelles le sujet était aliéné et radicalement, à la fin de la cure, avec la chute de l'objet du fantasme accompagné d'un effet de deuil et de "dépersonnalisation" ?

Ne peut-on dire que la réalité psychique se lit "dans le sentiment d'étrangeté ou de "dépersonnalisation" au niveau du ça, là où ça ne pense pas dans la logique du sens mais dans ce qui fait toujours défaut, dans la logique du signifiant?

Freud a parlé, à de nombreuses reprises dans son oeuvre, du sentiment de culpabilité et de son origine dans l'Oedipe et dans les rapports au père et à la mère

Exemple : Dans "*les essais de psychanalyse appliquée*" p. 133 "*Tomber malade devant le succès est intimement lié, dit-il, au complexe d'Oedipe, aux rapports au père et à la mère*".

Un peu plus loin, dans le chapitre intitulé "*Les criminels par sentiment de culpabilité*", il évoque la source du sentiment de culpabilité des hommes en général: "*cet obscur sentiment de culpabilité provient du complexe d'Oedipe, il est une réaction aux deux grandes intentions criminelles : celle de tuer son père et d'avoir avec la mère des relations sexuelles*" c'est à dire avec la jouissance des fantasmes du meurtre du père et de celui de l'inceste.

Voir Athènes pour Freud équivalait-il à avoir réussi sa vie, à risquer peut-être d'être en place de phallus imaginaire de sa mère avec comme corollaire la réalisation fantasmatique de l'inceste, la disparition dans un Autre Maternel enfin comblé ?

Notons que Freud, dans son enfance, posait son désir de voyager, de "*réussir sa vie*" comme impossible.

C'est ce désir de l'enfance refoulé, posé à priori comme impossible, dont Freud dénie la réalisation à l'âge de 43 ans - par ce trouble de mémoire.

Ainsi, l'objet du désir le plus vif est-il marqué de l'interdit le plus violent.

De plus, voir Athènes et l'Acropole, donc symboliquement dépasser le père n'implique-t-il pas de "tuer le père" fantasmatiquement et symboliquement c'est à dire en tant qu'Autre surmoïque tout puissant, interdicteur de la jouissance ?

Meurtre du père, en contrepoint de son identification de fils, condition d'assomption du désir et de la castration ?

Dans la cure, dans l'actualité du transfert, ne s'agit-il pas de trouver les racines de la culpabilité inconsciente c'est à dire de la jouissance, à avoir éprouvé le manque dans l'Autre comme la place vide, au coeur de la structure, c'est à dire l'impossible de la jouissance, qu'un remaniement du surmoi peut se produire dans l'après-coup et que le sujet peut en découdre avec sa férocité, enfin pacifié avec lui-même ?

Est-ce ce fantasme du meurtre du père que Freud a refoulé avec ce trouble de mémoire et un sentiment de culpabilité inconscient lié à sa réalisation ?

Ou bien, la culpabilité qui découle d'un tel voeu de mort du père ne structure-t-elle pas entièrement le déroulement des processus inconscients, et n'est-elle pas, d'une certaine façon, inhérente à l'existence du fait que l'existence d'un sujet implique de se démarquer du désir de l'Autre ?

La loi, au niveau du meurtre du père illustré par "*le mythe du Totem et Tabou*" n'est-elle pas inextricablement associée à la transgression de la loi ?

Une question se pose alors et fait retour à la lecture de ce texte : (question refoulée de Freud ?)  
à savoir : qu'est qu'un Père ?

## CURE THÉORIE

Dans l'après coup de mon travail, j'ai échoué, pour écrire le titre, à relier le mot cure et le mot théorie par un signe de ponctuation :

- Cure *virgule* théorie les juxtapose ;
- Cure *trait d'union* théorie fait colle ;
- Cure *deux points* théorie les fait dépendre l'un de l'autre ...

Les conjonctions de coordination ne conviennent pas mieux :

- Cure *et* théorie les accole ;
- Cure *car* théorie établit une relation de cause à effet ;
- Cure *donc* théorie place l'une comme conséquence de l'autre

A prendre acte de ce ratage, quels rapports autres peuvent s'écrire entre cure et théorie, entre théorie et cure ?

Le point de départ de ce travail a été l'adventon dans une séance de ma cure du signifiant *bascute*, retrouvé le soir même tracé au tableau dans le cadre d'un travail en séminaire. Ce télescopage dans le temps d'une trouvaille dans la cure et de sa retrouvaille dans la théorie a fait pour moi énigme et m'a conduit à poser la question : comment s'articulent cure et théorie, théorie et cure ?

Mon ratage de l'écriture du titre dévoile que, s'il y a rapport, il ne peut être linéaire, qu'il n'y a rien de dialectique entre ces deux pôles. Le graphe, tel que Lacan le présente dans *Subversion du sujet* et dialectique du désir, où ce qui se passe à un étage produit, dans la structure, des effets dans l'autre peut être un support pour tenter de représenter ce qui se passe entre cure et théorie.

Y a-t-il des temps où ce qui se passe dans la cure est hétérogène à la théorie ? Y a-t-il des temps où la tentative de se rendre maître du savoir théorique fait fermeture dans la cure ? Et ce qui se déplace dans un champ entraîne-t-il nécessairement un déplacement dans l'autre ?

Suzanne Boschi rappelait récemment que le transfert est un produit du dispositif de la cure dans lequel le désir de l'analyste vient comme x, nécessité logique d'une inconnue pour que soit forcé l'amour de l'ignorance et que chaque cure soit en elle-même commencement, expérience.

Lacan, dans le schéma optique, pose que le désir de l'analyste lui enjoint de se mettre d'abord en place du miroir plan. Ainsi, peut s'entendre l'expression *manipulation du transfert*, non pour désigner je ne quel traficage aux dépens de l'analysant, mais comme maniement de ce dispositif de la cure. Car la bascule opérée par l'analyste du miroir plan, dans le même temps où elle dévoile qu'il n'y a rien derrière ouvre le cône ou l'œil ( \$ dans la cure) va pouvoir désormais se déplacer.

Repérer cette bascule dans sa cure peut permettre d'entendre quelque chose du schéma optique. Travailler le déplacement du miroir dans le schéma peut ouvrir à une relecture de ce qui s'énonce dans la cure.

A ce point de mon travail, c'est au poinçon que j'ai pensé. Cure  $\diamond$  théorie viendrait dire que, dans le même temps logique, quelque chose part de l'un pour aller vers l'autre (ligne brisée du haut) et quelque chose part de l'autre pour revenir vers l'un (ligne brisée du bas) traçant ainsi la marque que l'un reçoit de l'autre et réciproquement. Mais aussi, la ligne de gauche qui fait ouverture et celle de droite qui fait fermeture et inversement si on lit dans l'autre sens vient marquer ce qui se joue d'aliénation et de séparation dont témoignerait l'écriture du poinçon.

Alors, Cure  $\diamond$  Théorie comme écriture possible ? je laisse la question au débat

Ici quelques remarques incidentes

C'est parce qu'il y a la dimension de la cure que le psychanalyste ne peut prendre conseil d'aucun Ordre. Son désir s'y trouverait aliéné par les enjeux et les intérêts d'un groupe. C'est aussi parce qu'elle exclut le dispositif de la cure que la

psychothérapie en quête de légitimité n'est pas habilitée à se réclamer de la psychanalyse, même si elle prétend y puiser son inspiration. Par contre, en prenant acte du nouage particulier de la cure avec la théorie, Lacan rencontre la passe ; non organe de base d'une École comme quand il invente le cartel ; mais comme nécessité logique qui enjoint à l'Analyste de l'École de l'ouvrir pour " témoigner des problèmes cruciaux au point vif où il en est pour l'analyse, spécialement en tant que lui même est à la tâche ou du moins sur la brèche de les résoudre. "14

Cure et théorie sont ici nouées de façon particulière .

C'est aussi à ce point de mon travail que je suis allé rechercher l'étymologie.

La cure, c'est le soin, le souci ; c'est aussi la charge, la direction. Ces termes s'appliquent à la position de l'analyste sans laquelle il n'y aurait pas de cure et non à des intentions thérapeutiques à l'adresse des analysants.

Théorie vient du grec *théoria* : groupe d'envoyés à un spectacle religieux, à la consultation d'un oracle.

Ainsi, la cure comme la théorie rencontre la question du religieux. L'entrée en analyse se fait dans l'hypothèse voire dans la croyance que l'inconscient peut se lire à partir de ses formations. Que le sujet retrouve le rapport de la psychanalyse à la vérité et dans sa cure et dans les textes de Freud et de Lacan qui en constituent le corpus théorique ouvre à une conviction de l'ordre de la foi : en l'existence de l'inconscient.

CONTRIBUTION

<sup>14</sup> Proposition du 9 octobre 67 sur le psychanalyste de l'École

*L'erre du temps*

Brigitte Lemérier

### **Quelques remarques à propos de l'errance .**

(Les quelques réflexions qui suivent sont à lire comme moment d'un travail en cours. )

Parmi les souffrances qui peuvent amener un sujet à rencontrer un analyste, l'errance se présente comme une "modalité subjective" toute particulière, imposant à l'analyste une pratique bien singulière. L'errance, en effet ne semble pas être de l'ordre d'un symptôme se prêtant à un déchiffrement (c'est à dire qu'elle n'apparaît pas être déterminée par le refoulement) ; peut-être est-elle plutôt l'effet d'un défaut d'inscription, d'un non-marqué (mais de quoi?)

Est-elle simplement effet de ce défaut ou réponse d'un sujet à ce qui pour lui serait non inscrit?

Elle est souvent corrélée au sentiment d'absolue étrangeté ou d'absolu danger présenté par tel ou tel versant du "social": les uns sont errants au regard d'une inscription de leur vie amoureuse, d'autres de leurs rapports quotidiens ou mondains avec leurs semblables, d'autres de leur vie professionnelle ; parfois plusieurs de ces différents bords de leur vie semblent ne pouvoir se soutenir que dans l'errance.

Au lieu de l'errance, le semblable semble précaire, voire disparu ; les identifications symboliques sont incertaines, la parole réduite au minimum, les effets d'inconscient rares, tout se passe comme si rien ne laissait de traces, comme si le sujet écrivait sa vie sur la surface de l'eau.

C'est l'insistance de cette modalité subjective particulière chez des sujets de structures différentes, et le relatif silence de la théorie analytique à en répondre qui m'amènent à tenter de saisir de quoi l'errance parle et de cerner ce qui pourrait permettre d'en rendre compte.

Un constat partagé par plusieurs analystes : les hystériques errantes sont souvent cataloguées comme psychotiques, parfois on parle à leur propos de "psychose hystérique". Pourtant, même si dans l'errance elles font effectivement penser à la psychose, les rapports transférentiels, le tissu fantasmatique ne semblent pas indiquer chez elles une forclusion du Nom-du-Père. Certes, tous les errants ne sont pas hystériques, et tous les hystériques ne sont pas des errants, mais il semble bien que l'errance soit en passe de devenir une manifestation privilégiée de l'hystérie moderne. L'hystérique reste pour l'analyste "sa théoricienne". C'est elle qui a permis à Freud de découvrir que pour l'espèce parlante, la sexualité était un "corps étranger". L'hystérique se situe dans la structure comme celle qui incarne et révèle la vérité dont le maître ne veut rien savoir. Qu'aujourd'hui, l'hystérique erre nous impose d'interroger très sérieusement la signification de l'errance. Et même si dans la cure, chaque cas ne peut être traité que dans son particulier, l'insistance de l'errance doit aussi être prise comme une parole, qui tend à se généraliser dans notre époque, et qui témoigne de la particularité d'un malaise propre à notre temps.

Le trait le plus remarquable et pathétique de l'errance est l'absolue isolement du sujet, ce n'est pas l'isolement de l'incompris, mais celui d'un sujet pour qui la dimension du semblable semble extrêmement précaire, d'un radical sans-famille, confronté à un monde déserté de l'humain ( est-ce là ce qui peut pousser aux effets de bandes ? ).

On a coutume de penser que la drogue crée l'errance. Mon expérience, plutôt mince, m'amène à penser que dans un certain nombre de cas, c'est l'errance qui a suscité la drogue pour y mettre bon ordre, pour y faire loi. Un patient dit : "L'important dans la drogue, c'est le manque, quelles que soient les réserves qu'il a, le drogué s'arrange toujours pour les épuiser complètement parce que c'est le manque qui compte. C'est le manque qui fait loi". Un autre drogué, qui a plusieurs fois "décroché" de la drogue et à chaque fois a "replongé" interrogeant ce qui l'amène à y "repiquer" m'explique qu'en dehors du monde de la drogue il ne s'y reconnaît pas ; le monde de la drogue est une sorte de famille, on sait à quoi s'en tenir car la loi du manque est une loi à laquelle on ne peut se dérober ; ainsi, par exemple, si le drogué est en manque et qu'il a de quoi payer, son dealer est

impérativement tenu de lui fournir sa dose. "Les dealers, ils sont ce qu'ils sont, parfois ils aiment faire sentir leur puissance sur les drogués, mais quoique ils soient, ils sont tenus par la loi du manque". C'est dans ce monde soumis à la même loi incontournable du manque que cet homme retourne, pour y trouver des semblables, soumis à une loi commune.

D'autres errants cherchent ailleurs un semblant de "famille". Je pourrai évoquer le cas de cette femme très marginalisée et isolée, qui se heurte à une impossibilité à s'inscrire à long terme dans une quelconque activité professionnelle, et qui lorsque l'isolement est trop angoissant va à l'hôpital : "l'hôpital, c'est ma famille, là je peux parler". A l'hôpital, elle a ses repères, les "per-fusions". Elle y peut nouer des relations, faire marcher les infirmières et les médecins. L'hôpital c'est le seul monde pour elle habité par l'humain.

Pour d'autres, l'humanité se situe au bistrot le soir, elle se réduit à ces rencontres sans lendemain autour de verres. Pour un autre, ce sont les squats qui représentent le dernier refuge de l'humain.

Dans un certain nombre de cas, les errants font des tentatives du côté de la création artisanale ou artistique, le choix du matériau utilisé imposant ses lois ; dans le cas de l'écriture, les exigences propres à la lettre font bord à l'errance et offrent à l'horizon une hypothétique identification comme "homme de lettre". Peut-on évoquer ici le littoral incertain, magnifiquement décrit par Duras, où toute trace de "culture" est périodiquement effacée par les assauts de l'impacifiable Pacifique, et sa remarque que "seule l'écriture est plus forte que la mèr(e) ? Est-ce là une fiction littéraire qui peut nous donner une idée de cette marge où toute trace de l'humain court le risque de s'effacer, marge où le sujet erre et est menacé de passer au rebut ?

J'en étais là de mes réflexions lorsque je suis tombée sur une petite indication théorique de Lacan dans le séminaire "Les non dupes errent". En Mars 74, Lacan reprend la question du père symbolique, du père en tiers dans l'Oedipe. Le Nom-du-Père, dit-il, c'est ce qui se monnaie par la voix de la mère, quand elle profère des interdictions. C'est une indication qu'il a toujours soutenue. Quand la mère s'adresse à son enfant, il y a quelque chose qui, à travers ce qu'elle dit, à travers sa voix, donne corps à cette instance tierce, à cette instance symbolique qu'est le Nom-du-Père. Cela implique que ce qui importe dans ses interdictions, ça n'est pas simplement

l'énoncé, ça n'est pas simplement ce qu'elle interdit, mais que dans ces diverses interdictions insiste quelque chose qui la dépasse. Elle donne ainsi accès à l'enfant à ce qui est au fondement de l'interdiction, et qui n'est pas simplement le caprice maternel (ou sa fatigue, ou son ras-le-bol) mais se situe dans un tout autre registre.

Lacan ajoute que dans ce moment où nous vivons actuellement, nous assistons à une dévalorisation, une dégénérescence de cette fonction symbolique, de cette instance tierce, de cette loi commune que le père a la charge de représenter dans les moments cruciaux de la vie de son enfant.

A cette fonction du Nom-du-Père se substitue une fonction qui est celle du "nommé à" : l'enfant n'est plus comme sujet assujéti au Nom-du-Père, mais est nommé à une fonction, un projet...

Cette fonction du "nommé à", la mère toute seule suffit à en indiquer la trace, et, ajoute Lacan, même dans les cas où la mère a disparu précocement de la vie de l'enfant, on constate que malgré tout, c'est son désir à elle qui induit le projet auquel le sujet à venir est voué.

Autrement dit, nous serions à un moment de l'histoire de notre culture où l'existence du sujet comme désir et parole n'est plus référée à, appendue à l'Autre comme instance nommante, mais déterminé par un projet auquel il a été nommé. Dès lors, nous dit Lacan, c'est le social lui-même qui, dans la mesure où il détient ce pouvoir du "nommé-à", fait la trame de tant d'existences et soumet ses sujets à son ordre de fer (ordre de faire).

Lacan n'en dit pas beaucoup plus. A ma connaissance c'est la seule indication, au demeurant énigmatique, qu'il livre. Mais cette indication est une piste à suivre (c'est en particulier ce qui m'a amené à préférer le terme "d'errance" à ceux de "marginalisation" ou "d'effets de marge" que j'avais utilisés dans un premier travail<sup>16</sup>)

Que le destin de sujets - pas de tous mais de "tant"- puisse se tramer non pas tellement à partir de l'Autre symbolique, à partir du manque énigmatique de l'Autre d'où ça laisse à parler et à désirer, mais à partir de ce prêt-à-porter des fonctions sociales avec ce qu'elles comportent d'enjeux de marché et de foire d'empoigne peut nous aider à saisir ce qui se trame dans l'errance.

<sup>16</sup>Cf. B. Lemérier : "Notes en marge" Premier colloque de Dimensions freudiennes.

C'est une hypothèse qui nous permet de mesurer comment un certain nombre de manifestations de marge, de marginalisation ou d'errance, pourrait bien être la réponse désespérée par laquelle un sujet tente d'échapper à l'anonymat et à l'écrasement du désir que peut représenter son destin de fonctionnaire, une tentative de situer hors des enjeux de marché son existence de sujet. (Voir comment le risque mortel du sida peut représenter pour l'hystérique l'enjeu d'un défi par lequel, au risque de sa vie, elle affirme la valeur du désir comme de ce qui ne se marchande pas.)

Tentative désespérée et parfois mortelle d'affirmer son existence de sujet, qu'il faut absolument prendre en compte quant la solution habituellement proposée aux errants est une réinsertion sociale ou professionnelle.

Il faut mesurer que dans un certain nombre de cas, l'insertion sociale ou l'errance représente un enjeu réel de vie ou de mort pour le sujet comme désir et parole.

La question étant plutôt dans ce cas de parvenir, à partir des signifiants du sujet, à border l'errance, à la limiter à partir de certains points noeuds de son histoire et de permettre que dans cette errance le sujet ne soit plus purement et simplement voué à court terme au détrit et à la mort.

....

La question se pose dès lors de mieux repérer ce qu'est l'enjeu vital de cette fonction du père symbolique et de comprendre à quoi nous avons à faire dans ce moment de notre histoire.

Le père symbolique, je dirai pour aller vite que c'est une fonction nécessaire à assurer la reproduction de l'espèce parlante, ni plus ni moins.

Pour le parlant, la question de la reproduction est déterminée par ceci qu'il ne s'agit pas seulement de reproduire du vivant mais bien du sujet. Le père symbolique, c'est l'opérateur par lequel dans le vivant s'institue le sujet. Le père symbolique, c'est littéralement ce qui fait parler et désirer, c'est ce qui est au fondement de la parole et du désir.

Eh bien, ce père symbolique ne tombe pas du ciel ; il doit être culturellement institué. Et peut-être une culture n'est-elle rien d'autre qu'un certain mode d'instituer le père symbolique.

Freud dans *Totem et Tabou* construit le mythe originaire du père symbolique : c'est le meurtre et la dévoration par les fils du père primitif de la horde, et la décision qu'aucun n'en occuperait plus la place qui est l'acte inaugural de l'humanité ; le père symbolique c'est l'inscription d'une place vide au lieu de la jouissance sexuelle de toutes les femmes, de La-Toute femme. Cette place vide, c'est le lieu d'où se profère la loi qui institue la subjectivité, la loi de la castration : l'interdit de l'inceste et la reconnaissance du statut d'exception du père interdicteur qui est au fondement des identifications symboliques. Cette loi de la castration qui est aussi bien la loi du désir, c'est ce qui fait coupure dans le vivant de telle manière que ça laisse à désirer et à parler. Cette loi sacrée, que représente la divinité dans les différentes cultures, c'est ce dont s'origine le sujet comme parlant et désirant.

Freud indique que cette loi prend corps des divers retours du refoulé. Les retours du refoulé déterminent dans les différentes cultures, du totémisme au christianisme, différentes versions du père symbolique qui sont autant de per-versions, de versions de cette loi instituant les conditions de vie de l'humanité.

Un père, un père de famille, c'est celui qui représente pour son enfant ce dire fondateur, c'est celui qui à sa manière particulière va assujettir son enfant à cette loi sacrée, selon la version dont elle s'incarne dans la communauté, la culture à laquelle il appartient.

Chaque culture constitue une manière particulière de faire coupure dans le vivant, un mode de faire coupure qui prend corps et qui se transmet dans les mythes, récits, histoires, rituels, fêtes et cérémonies... offrant aux sujets un certain nombre de repères symboliques. Les rites initiatiques d'autrefois comme le système scolaire d'aujourd'hui constituent un certain mode d'inscrire cette coupure, cette loi, dans le corps du sujet (dans la culture occidentale déterminée par son rapport au(x) texte(s), le système scolaire privilégie essentiellement la formation de l'enfant par le lire et l'écrire. Échec scolaire : pour un certain nombre de jeunes, la "zonzon", le passage par la prison vaut alors comme épreuve initiatique). L'inscription de cette coupure, c'est probablement ce qui donne à chaque membre de la communauté un sentiment obscur d'identité, que Freud a souvent évoqué à propos de son rapport au judaïsme, le

sentiment de quelque chose de mystérieux qu'il partage avec les autres et qui fait qu'il se sent appartenir à cette communauté-là. Ce point nous ramène aux errants, qui eux justement ne se sentent pas de plein droit appartenir à une communauté.

Dans une communauté, qui présente un rapport de dépendance ou de filiation par rapport à l'ordre symbolique auquel elle est assujettie, des lois, des institutions organisent la vie des membres entre eux et les relations de cette communauté avec les autres. Ces institutions, ces lois, permettent en particulier de fixer des places symboliques : père, mère, fils, fille... C'est très différent selon les communautés culturelles (par exemple dans les communautés totémiques, la mère est symboliquement toutes les femmes du clan ; le père symbolique est le totem de la mère...etc.). De même est institué juridiquement — que la juridiction soit orale ou écrite, religieuse ou laïque — ce qui est licite en matière d'union pour que l'enfant qui en résulte puisse avoir ses repères subjectifs dans la communauté à laquelle il appartient, soit que ces places instituées symboliquement au sein de cette communauté ne se trouvent pas pour cet enfant bouleversées et inopérantes.

Il y a lien logique, interdépendance entre ces lois qui instituent la vie des membres de la communauté et l'ordre symbolique que représente l'Autre de la communauté. Par exemple, ce qui s'institue à partir du totem, ce qui s'institue comme collectif mais aussi bien comme sujet, comme désir, comme modalité de jouissance, comme savoir inconscient n'est pas ce qui s'institue à partir du monothéisme. Dans la logique totémique par exemple, la coupure institutive de la subjectivité, la coupure dans le vivant n'inscrit pas une séparation symbolique entre le sujet humain et la vie animale, végétale, voire les éléments de la nature, là où le totem est au fondement des identifications symboliques des membres de la tribu. Il est vraisemblable que le savoir inconscient qui en résulte, les modes de jouir y sont tout différents de ce qui résulte du lien symbolique qui s'est instauré dans le rapport à l'écrit, au Texte.

Je vais maintenant vous proposer quelques réflexions rapides. Chacune ne représente qu'une piste de travail qu'il faudrait examiner plus sérieusement. Je vous livre donc ces différentes indications sous toute réserve.

Legendre, commentant un passage de la Nouvelle 146 de Justinien sur le judaïsme<sup>17</sup> montre comment, au regard de la logique romano- chrétienne de Justinien, de la manière romano- chrétienne de façonner les humains, au regard de la *Ratio scripta*, de la "Raison écrite" dont l'occident est l'héritier direct, une part de l'humain passe du côté de l'insensé, de la folie. Il semble que pour la culture occidentale moderne, une partie de l'humain passe aux profits et pertes, au laisser pour compte, au rebut, là où la Ratio s'est infléchi du côté de l'efficacité gestionnaire et de l'objectivité scientifique.

En 74 Lacan évoquait une dégénérescence catastrophique de la fonction nommante du père, réduite à un "nommé à" qui arrime le sujet à un ordre de faire. Il serait utile ici de reprendre les hypothèses de M. De Certeau<sup>18</sup> sur le changement de valeur de l'écriture dans la culture occidentale moderne : si jusqu'au XVII<sup>e</sup> s., l'Écriture parle et délivre son message identificatoire à qui veut l'entendre, la voix a progressivement déserté l'Écriture, et la vérité est devenue le résultat, l'effet d'un vouloir faire : une autre écriture s'est progressivement imposée qui est non plus ce qui parle mais ce qui se fabrique, produisant une identité soutenue seulement par un faire (piste à reprendre) Legendre, quant à lui, semble poser l'hypothèse d'une fracture, cassure entre le monde social de l'homme occidental moderne et l'ordre symbolique, mythique qui fonde en raison sa subjectivité, d'un dés-arrimage du social d'avec ses attaches symboliques. L'idéal d'un monde "moderne", démocratique, capitaliste et scientifique nous a amené à démentir les attaches historiques et mythiques qui fondent la subjectivité occidentale, soit qu'aux questions cruciales posées à notre temps, l'ordre symbolique dont nous sommes l'effet ne vaut plus comme réponse vraisemblable, ou qu'à ces questions cruciales, les réponses données démentent de fait l'ordre symbolique fondateur de la subjectivité occidentale. Les raisons en sont probablement l'avènement du capitalisme et la place centrale dans notre culture accordée à la science (les extraordinaires progrès scientifiques ont-ils mis la science à cette place de Grand Autre mythique?), qui ont destitués nos repères structuraux au profit du réel scientifique et du dieu dollar, produisant une "conception bouchère de la filiation"( Legendre). Comment comprendre ce point?

<sup>17</sup>Cf. P. Legendre "Expertise d'un texte" Colloque de Montpellier de 1980 : *La psychanalyse est-elle une histoire juive?* Ed du Seuil.

<sup>18</sup>Cf. M. De Certeau : *L'invention du quotidien. Arts de faire* Ed. Gallimard, coll. Folio/Essais 1990

La rencontre amoureuse, érotique, de deux parlants est déterminée par l'histoire inconsciente de chacun d'eux, de telle manière que des traits de l'un parlent à l'autre, sont des signifiants pour l'autre, il y a entre eux des résonances inconscientes qui fondent le lien d'amour et de désir qui les unit pour un temps. L'arrivée d'un enfant dans un couple obéit elle aussi à des déterminations symboliques : des paroles échangées ou entendues de tiers, des événements de la réalité (deuil, naissance chez des proches, voyage, promotion, séparations de lieux ou de proches...) peuvent prendre valeur de signifiants à partir desquels prend corps le désir inconscient en jeu dans la procréation ; car pour l'espèce parlante, la fonction sexuelle de reproduction n'est pas déterminée par le savoir de l'instinct mais par le savoir inconscient, et mis en acte par le désir inconscient. Ce désir inconscient né d'une certaine copulation signifiante se noue à l'érotisation des corps l'un par l'autre (caresses, regards, mots d'amour..) et au réel biologique. La procréation est dans l'espèce humaine assujettie à ce nouage des trois.

La psychanalyse met en évidence dans les cures que la conception d'un enfant est déterminée par ceci que l'érotisation des corps et le réel biologique sont noués par le désir inconscient qui n'est pas désir de l'un ou l'autre partenaire, mais qui passe entre les deux, et qui est pour chacun d'eux désir de l'Autre. Ce désir inconscient, appropriable par aucun des deux, fait que l'enfant n'est pas la chose de l'un ou de l'autre du couple.

C'est précisément parce que la naissance est nouée à l'existence d'un désir énigmatique, au désir de l'Autre pour chacun des deux parents, ce désir qui échappe à ce qu'on peut en dire, qui dépasse chacun des deux sujets, c'est ça qui donne sa place symbolique à l'enfant et, dans la mesure où les parents ne sont pas trop empêtrés dans leur histoire, c'est ça qui lui permet d'advenir comme sujet, comme effet de cet impossible à dire d'où il vient, de l'énigme irréductible du désir dont il est né. pour Freud, la question "d'où viennent les enfants?" constitue le sujet enfant comme désir sexuel de savoir, et est à l'origine du savoir inconscient<sup>19</sup>. L'existence du sujet est déterminée par ce désir impossible à réduire en mots.

C'est précisément ce nouage entre le réel biologique, l'érotisation des corps et le désir inconscient, ce nouage nécessaire à

<sup>19</sup>Cf. Freud : "Les théories sexuelles infantiles" In *La vie sexuelle* Ed. PUF 1970.

produire de la subjectivité, c'est ce nouage que la science a fracturé. L'idéologie nazie et les passages à l'acte qu'elle a autorisés sont un effet paroxystique de ce dénouage.

Comment la science a-t-elle perturbé nos repères symboliques nécessaires à assurer la reproduction, la filiation, l'inscription du sujet à sa place dans la communauté des parlants qui l'a vu naître? Cette question nécessiterait des développements rigoureux que je ne peux faire ici. Je ne vais présenter que quelques remarques autour de son incidence dans la question de la procréation<sup>20</sup>. Il convient de distinguer la découverte scientifique proprement dite de son utilisation et de ses effets sur le discours social.

Dans la logique de la procréation, la contraception féminine a probablement opéré un double déplacement : au désir inconscient a été substitué imaginairement un vouloir, et ce vouloir a été essentiellement remis à la charge de la femme, de la mère — manière peut-être de tenter de régler l'énigme du "que veut la femme?". Et quand il y eut des actes manqués, des insistances d'un désir hors-vouloir, l'I.V.G. est venu réparer les choses, affirmer la toute puissance du vouloir sur le désir, là où ni les raisons de l'acte manqué ne sont interrogées — et il est clair que celui-ci n'implique pas nécessairement un désir d'enfant —, ni la signification symbolique que peut représenter l'I.V.G. n'est restituée au sujet — avec dans un certain nombre de cas une répétition symptomatique de la demande d'I.V.G.

Un certain nombre de cas clinique montre comment cet "offre" faite par la science peut se renverser dans le discours social en une injonction féroce. Cas de cette jeune femme venue en analyse pour une anorexie sévère liée à une fausse couche accidentelle, cette fausse couche ayant ramenée au premier plan les questions qu'elle se posait sur sa féminité, sur la place qu'elle occupait dans sa famille, sur le choix d'un conjoint qui ne la séparait pas de cette famille mais en reproduisait les impasses... Quelques années après le début de la cure, elle rencontre un autre homme, étranger à "la famille" alors qu'elle est en instance de divorce. Elle est enceinte de cet homme, vient en séance parler de ce "bonheur incroyable", de cette "surprise délicieuse", des projets faits à partir de cette grossesse authentifiée par un test. Le gynécologue qu'elle consulte lui demande si elle veut garder cet enfant. Je ne sais si pour

<sup>20</sup>Sur ce point, lire *Malaise dans la procréation* de M.M.Chatel.

ce médecin cette question était automatique ou bien s'il y a mis une intonation particulière parce que dans ce moment, cette jeune femme n'était pas juridiquement divorcée. Toujours est-il qu'à cette question dont "la réponse est venue sans y réfléchir : oui, bien sûr" , à cette question qui de prime abord n'en était pas une, à cette question posée de l'extérieur — et à cause de la place qu'occupait le savoir médical dans son histoire —, à cette question est venu répondre un doute qui a rapidement pris la forme d'une injonction surmoïque : si elle ne pouvait pas faire la preuve que cet enfant, elle le désirait "vraiment", si elle ne pouvait pas faire la preuve qu'elle serait une bonne mère — ce qui est évidemment impossible —, alors, pour des raisons prises dans son histoire, la pointe de cette injonction surmoïque était qu'elle devait avorter. Cela a déclenché des impulsions suicidaires pendant tout le temps où l'avortement était possible, temps d'autant plus long qu'à l'avortement légal en France peut venir pallier les possibilités d'avortement ailleurs (en Angleterre par exemple) et l'idée — non délirante —, que de toute façon, en France, on peut toujours trouver un médecin qui, même avec une grossesse avancée, acceptera de pratiquer un avortement pour "sauver la santé mentale" de la mère. Eh bien, tant que la possibilité de l'avortement a pesé sur la tête de son enfant, cette jeune femme a été la proie d'impulsions suicidaires, que seule l'analyse a permis de résoudre. Cet exemple montre ce que peut impliquer un désir idéalement et culturellement rabattu sur le vouloir d'enfant qui laisse le sujet sans le moindre jeu face à un Autre féroce (incarné ici par le gynécologue qui prête ses traits à tous les médecins susceptibles de pratiquer un avortement), même si ce point est loin d'épuiser les raisons des difficultés de l'accès à la maternité pour cette jeune femme.

Je dirai que culturellement, cette avancée scientifique a eu des effets, et en particulier un démenti du désir inconscient qui insensiblement amène à une logique de la filiation essentiellement matriarcale, l'enfant devenant de plus en plus, culturellement et juridiquement, l'enfant du vouloir maternel (Cf. dans un grand nombre de cas d'enfants de couple non mariés, le "vrai" nom de l'enfant devient le patronyme de sa mère). Je pense que ce point éclaire ce que Lacan évoque avec cette fonction du "nommé à": nommé à une fonction par la mère et non plus nommé par le Père, culturellement dévalué dans la procréation, de même qu'est dévaluée la dimension tierce du désir qu'il représente

Cela a amené des confusions entre enfant désiré et enfant programmé : le désir, ça ne se programme pas du tout, ça se manifeste au contraire comme mettant le programme en l'air. Culturellement l'idée s'est imposée que l'enfant désiré était l'enfant programmé en fonction du revenu mensuel, des échéances, des promotions sociales de l'un ou l'autre du couple...C'est ce qui a amené cette jeune femme à penser que cet enfant qui risquait d'arriver avant la date du divorce n'était pas désiré. Ce ravalement du désir sur le programme qui prend par avance le sujet à venir dans une logique marchande, ça a produit quelque chose de très particulier, ça a produit une infertilité des couples, comme si à vouloir mettre la main sur le désir, à tenter de le contrôler scientifiquement, celui-ci ne pouvait plus s'affirmer que comme désir-que-pas.

MM. Chatel<sup>21</sup> montre comment les pratiques médicales de procréation artificielle, les FIV (fécondation in vitro) sont venues tenter de répondre à ce symptôme culturellement fabriqué. Le problème éthique est noué à ceci que ces pratiques n'ont pas été mises sur le marché comme un palliatif à un dysfonctionnement organique médicalement repéré, mais comme une offre faite à qui le demande (la demande étant dès lors produite par cette offre, la réponse venant écraser le désir en jeu dans toute demande). Ce point a un effet boomerang sur la société moderne : performance scientifique permettant de faire des enfants hors-corps et hors-sujet, produits d'un vouloir qui, MM. Chatel le montre, n'est plus celui du couple ou de la femme mais devient celui de la Science, et non réponse palliative proposée dans des cas très précisément médicalement repérés. Nous entrons progressivement dans une logique de la procréation désignée par MM. Chatel comme essentiellement "vétérinaire et mercantile" (Cf. les banques de sperme, d'ovocytes, d'embryons congelés...). La question n'est pas tellement le progrès de la science mais ceci que rien ne vient symboliquement marquer les limites de son usage, limites déterminées par la place du sujet. Ces limites seraient ce par quoi la science reconnaîtrait sa dette à l'endroit de la culture qui lui a donné naissance

L'errance nous parle peut-être précisément de cela : d'une culture dans laquelle progressivement le sujet pourrait bien ne plus y être et en être de plein droit, soit n'y serait plus que dans les marges.

<sup>21</sup>In *Malaise dans la procréation*

J. M. Vappereau

## Les deux pieds dans le caniveau

Débat entre la coquetterie continentale et l'idéologie anglo-américaine.

"Ça résiste entre l'analyse et la topologie

Et c'est ça qu'est ça."

(citation libre de la première phrase d'une leçon de séminaire de J. Lacan en 1978)

Je voudrais démontrer et commenter ici cette position du ça.

D'autre part on me dit, on m'apporte des coupures de presse, je lis dans le journal... qu'il y aurait des habiles et des malins qui prônent que Freud serait à proscrire, à écarter. Il faudrait chasser, voir interdire sans ambiguïté, toute référence, à sa découverte et à son invention, à son nom, parce qu'il aurait menti à propos de Dora.

En somme la psychanalyse devient enfin la peste qu'elle aurait du paraître depuis toujours.

L'argument avancé par ces étudiants (freudian scholars) détracteurs consiste à dire que les faits psychanalytiques ne pouvant être observés de l'extérieur, les témoignages de l'analyste, et par conséquent du premier d'entre eux, ont une importance cruciale en la matière. Comme si le fragment clinique avait la moindre valeur de vérification de la doctrine. Idée délirante au sens de K. Popper, qui est parfois partagée par bon nombre d'analystes.

Cette opinion fautive est entretenue par la politique démagogique de ceux qui ont voulu utiliser l'argument clinique à rebours pour tenter de se faire passer pour d'authentiques thérapeutes, au détriment de l'articulation topologique de la doctrine.

La peste donc. N'oublions pas que l'épidémie du Sida, à été décelée par l'organisme d'état chargé de la surveillance de l'emploi des médicaments à Atlanta, dès 1981, l'année même de la disparition de J.Lacan.

Certains peuvent alors nous accuser de coquetterie si nous donnons l'impression de nous satisfaire de cet état de fait du rejet de l'analyse. Ce n'est pas de notre goût, pourtant, nous préférons cette répulsion que l'acceptation aseptisée d'une doctrine qui se trouve ainsi diluée.

Cette dilution explique d'ailleurs ce retour d'exécration et le tranchant de l'analyse ne craint pas le rejet dont elle peut être l'objet. La pensée n'a jamais été un exercice facile. Si nous trouvons un progrès dans le discours de Freud, c'est dans la raison enfin accessible qu'il représente, mais qui oblige à ce que nous acceptation de nous déranger.

Si quelqu'un voulait sérieusement s'opposer à Freud et à la psychanalyse, il suffirait d'évoquer la conception sémantique de la vérité de Tarski pour contredire le fait même de pouvoir parler de pensées ou de psychisme inconscient.

C'est dire que les philosophes comme Wundt, opposés à Freud, au dire de Freud lui-même, ont raison avec Tarski, en prétendant qu'on ne peut de manière logique parler d'inconscient. Nous voulons revenir sur la manière dont celui-ci présente les choses.

Freud leur oppose l'expérience clinique, et les psychanalystes d'embrancher le pas sans le génie du découvreur de l'inconscient, l'inventeur de leur discipline. C'est le plus mauvais service que nous puissions rendre à la clinique et à la pratique analytique que de la faire passer pour un lieu de vérification et là K. Popper a raison de souligner que c'est une erreur, si c'est ce que dit Freud.

Mais ce n'est pas ce que dit Freud lorsqu'il découvre l'inconscient. Or l'argumentation partielle qu'on lui prête, dans le discours analytique lui-même, s'offre à cette appréciation.

C'est dire que nous ne pouvons nous contenter dans ce débat de demi mesure et de facilité

Oui on non, la conception sémantique de la vérité de Tarski invalide-t-elle la possibilité même de parler de l'inconscient? C'est la question dont nous voulons traiter.

Nous rencontrerons sur ce chemin le dialogue de sourds qui fait la différence entre les professeurs de philosophie anglo-américains et continentaux, pour lui appliquer le même traitement. Il consiste à relever les termes du débat tel qu'il s'enlise entre protagonistes incompetents, afin de montrer en quoi ils ont tous tort. Ils sont déjà tous d'accord pour résister et interdire le problème de fond. Il n'y a pas un penseur d'un coté comme de l'autre de la manche on de l'atlantique qui soit capable de situer, avec la rigueur nécessaire, la psychanalyse à sa place

### 1. Freud sauvé par son désir.

La *phonction fallique*, structure et clinique.

Formulons le problème. Freud parle d'inconscient. Wundt et son école lui opposent que c'est incohérent. Freud reprend l'argument de cette école de philosophie pour y répondre. Suivons le dans les manières de sa réponse au cours de son oeuvre, à l'occasion de trois étapes importantes.

#### 1.1. Dès l'abord un début.

*"Le problème de l'inconscient en psychologie est, selon les fortes paroles de Lipps, moins un problème psychologique que le problème de la psychologie elle-même. Aussi longtemps que la psychologie s'est contentée d'y répondre que "psychisme" et "conscient" étaient termes équivalents et que l'expression "processus psychique inconscient" était un véritable non sens, elle ne pouvait songer à utiliser les observations que le médecin peut faire sur les états psychique anormaux."*

(S.Freud *Traumdeutung* 1900 trad. franç. *La signification des rêves* P.U.F p 519)

A cette époque il répond par un haussement d'épaule.

"Le médecin ne peut que hausser les épaules quand on affirme que "le conscient est le caractère indispensable du psychisme"..."

(S.Freud *Traumdeutung* 1900 trad. franç. *La signification des rêves* P.U.F. p. 519)

L'argument peut paraître faible mais il l'accompagne d'une autre raison. Il évoque l'expérience clinique et surtout sa pratique de l'interprétation des rêves.

1.2. Ensuite durant la période de crise qu'il connaît avec l'échec qu'il rencontre, en 1915, dans la rédaction de ce qu'il projetait comme étant sa métapsychologie.

"Nous pensons aussi, à présent que refoulement et inconscient sont corrélatifs dans une si large mesure qu'il nous faut repousser le moment d'approfondir l'essence du refoulement jusqu'à ce que nous ayons appris davantage sur la structure de la succession des instances psychiques et sur la différence entre conscient et inconscient."

(S.Freud "Le refoulement" dans *Métapsychologie*, 1915 trad. franç. Gallimard p. 48)

et encore un peu plus loin, à propos de l'analyse attentive des résultats du refoulement,

"...Mais je ne puis que proposer de différer également ce travail jusqu'à ce que nous nous soyons formés des représentations sûres concernant le rapport du conscient à l'inconscient"

(S.Freud "Le refoulement" dans *Métapsychologie*, 1915 trad. franç. Gallimard p. 58)

Il formule de nouveau le même problème,

"On nous conteste de tous côtés le droit d'admettre un psychisme inconscient et de travailler scientifiquement avec cette hypothèse."

(S.Freud "L'inconscient" dans *Métapsychologie*, 1915 trad. franç. Gallimard p. 66)

et répond en soulignant les caractères de l'argument qui lui est opposé,

"Mais il importe davantage de bien se rendre compte que l'objection repose sur l'assimilation (*Gleichstellung*) non exprimée (*Nicht ausgesprochenen*), mais posée d'emblée (*Vornherein fixierten*), entre le conscient et le psychisme."

(S.Freud "L'inconscient" dans *Métapsychologie*, 1915 trad. franç. Gallimard p. 68)

car c'est bien du statut logique de cette assimilation (*Gleichstellung*) dont nous entendons traiter.

Son caractère non exprimé (*Nicht ausgesprochenen*) étant lié selon nous à cet autre trait qu'elle présente, d'être posée d'emblée (*Vornherein fixierten*). Nous y reconnaissons la question de la vérité formulée par Tarski qui est au principe du pragmatisme anglo-américain mais aussi de la "Critique de la raison pure" de Kant en tant qu'il s'agit d'un jugement synthétique (*Gleichstellung*) *a priori* (*Vornherein fixierten*).

Si de tels jugements sont non exprimés (*Nicht ausgesprochenen*), nous ne pouvons pas dire que la question qu'ils posent est non exprimée.

Mais Freud qui cite Kant pour avoir montré combien nos perceptions externes sont trompeuses accompagne sa formulation du problème de quelques remarques sur cette question qui...

"...menace d'aboutir à une querelle de mots. "

(S.Freud "L'inconscient" dans *Métapsychologie*, 1915 trad. franç. Gallimard p. 69)

Il précise, ce qui est précieux pour notre débat concernant la résistance à la psychanalyse,

*"Le refus obstiné d'accorder un caractère psychique aux actes psychiques latents s'explique par le fait que la plupart des phénomènes considérés n'ont pas été un objet d'étude en dehors de la psychanalyse. "*

(S.Freud "L'inconscient" dans *Métapsychologie*, 1915 trad. franç. Gallimard p. 69)

Toujours la référence clinique, mais il propose une solution,

*"Nous mettrions fin à tous les malentendus si, désormais, dans la description des divers sortes d'actes psychiques, nous laissons de côté la question de savoir s'ils sont conscients ou inconscients..."*

(S.Freud "L'inconscient" dans *Métapsychologie*, 1915 trad. franç. Gallimard p. 75)

Ou encore,

*"On pourrait aussi essayer d'éviter la confusion en désignant les systèmes psychiques, que nous avons reconnus, par des noms arbitrairement choisis qui ne feraient pas la moindre allusion au fait d'être conscients. "*

(S.Freud "L'inconscient" dans *Métapsychologie*, 1915 trad. franç. Gallimard p. 75)

Ainsi voit-on se profiler la raison de l'introduction du ça de sa seconde topique, mais il ajoute que, de se passer du terme d'inconscient, cela n'est pas possible. Ainsi propose-t-il de littéraliser cet emploi, comme en mathématique en écrivant lcs. pour l'inconscient, Pcs. pour le préconscient et Cs pour la conscience.

1.3. Plus tard encore, à la fin de sa vie, Freud revient toujours sur la même question et semble avoir adopté maintenant une attitude beaucoup plus imprégnée de désillusion du fait de l'écartier du texte de l'Abrégé qu'il est en train de rédiger.

*"Et c'est pourtant là ce que doit faire la psychanalyse et c'est cela qui constitue sa seconde hypothèse fondamentale. Elle soutient que les processus accompagnateurs d'ordre soi-disant somatique constituent justement le psychisme et ne se préoccupe pas tout d'abord de la qualité de conscience. Elle n'est d'ailleurs pas la seule à émettre cette opinion. Certains penseurs, Th. Lipps par exemple, ont soutenu le même point de vue dans les mêmes termes et, la conception généralement admise de ce qui est psychique ne satisfaisant pas l'esprit, il s'ensuit que l'idée d'un inconscient exigea toujours davantage droit de cité en psychologie mais de façon si imprécise et si vague qu'elle ne put influencer la science (1)."*

(S.Freud "Abrégé de psychanalyse" P.U.F. p. 19)

Suit une note des éditeurs qui va nous occuper longtemps. Mais revenons sur cette troisième occurrence de notre problème. Nous pouvons constater qu'à la fin de son oeuvre Freud n'a pas totalement renoncé à cette présentation du problème mais qu'il marque une hésitation car si il a rédigé la formulation précise de ce problème il l'a écarté comme s'il renonçait à jamais se faire entendre sur ce point. Les éditeurs l'on reproduit en note

*" (1) Dans les papiers posthumes de l'auteur se trouve une autre version datant d'octobre 1938 dont nous reproduisons ici certains passages : "...Et voici chose étrange, que tous ou presque tous s'accordent à trouver à tout ce qui est psychique un*

*caractère commun, un caractère qui traduit son essence même. C'est le caractère unique, indescriptible et qui n'a d'ailleurs pas besoin d'être décrit, de la conscience (Bewusstheit). Tout ce qui est conscient est psychique et, inversement, tout ce qui est psychique est conscient. Comment nier une pareille évidence."*

(S.Freud "Abrégé de psychanalyse" P.U.F. p. 19)

Dans ce contexte les meilleurs défenseurs de Freud seraient K. Popper et J. Austin avec leur attachement à la théorie de la correspondance.

Ils disent que le prédicat de vérité n'est pas superflu et que la vérité dépend de la correspondance entre les segments de langue et les segments de faits dans la réalité.

Ils ouvrent donc la possibilité de parler de l'inconscient mais se réfèrent eux aussi pour cela à l'observation empirique.

## 2. Où Freud à tort...

Or le problème n'est pas là et pour le montrer, redonnons l'argumentation dont il s'agit en quelques lignes.

Freud avance en disant qu'il y a de l'inconscient:

$\neg(1)$  "Le psychisme est conscient  $\_$  le psychisme."

Wundt lui oppose par la négative.

(1) "Le psychisme est conscient = le psychisme."

En cela il est d'accord avec les philosophes qui se voient confirmer par la conception sémantique de la vérité de Tarski:

(2) " "la neige est blanche" est vraie = "la neige est blanche" "

Les ennemis de la psychanalyse ont donc une bonne raison avec l'appui du logicien, de s'opposer à Freud et à sa doctrine.

Mais alors Hans, et les enfants de son âge ont raison lorsqu'ils disent:

(3) " Ma soeur a un fait pipi = ma soeur."

Le personnage de la famille qui est ainsi désigné peut changer, c'est plus souvent la mère. Mais peu importe, cela ne change rien à l'argumentation logique.

Nous pouvons dire avec Lacan, qu'ils sont tous, Wundt et les philosophes, Tarski et les logiciens, Hans et les enfants de son âge... fétichistes.

Nous avançons par conséquent que tous les savants sont fétichistes, l'ensemble de la communauté scientifique dispersée au quatre coins de la planète est l'otage d'un pacte qui relève de la structure du fétiche, c'est à dire de la perversion. Nous avons appelé ailleurs cette attitude, l'amour du tout, le toutaïmisme aujourd'hui. L'ironie de cette histoire, apparaît lorsque les prétendants à la représentation de la psychanalyse adoptent la même position. Certes il vaut mieux qu'il en soit ainsi plutôt que de ne pas se poser la question de l'absence ou de la présence... Mais de quoi, au fait? En effet à quelle sorte d'entités avons nous, en fait, à faire dans ce genre de problème. C'est ce que dans la langue des lacaniens on vise lorsque l'on parle du signifiant.

Il est dommage donc pour les adversaires de Freud et même pour ses adeptes, que l'on ne se soit pas posé la question plus tôt, en feignant de comprendre trop vite ce dont il retourne concernant les éléments qui constituent l'inconscient

### 3. ...mais où Freud à raison.

Lacan nous dit qu'il s'agit de signifiants. Nous disons avec lui qu'il s'agit d'éléments susceptibles d'échapper à ce genre de jugements synthétiques *a priori*, mais qui ne sont pas pour autant isolables et surtout justifiables, en raison, par l'observation empirique.

Car en fait Freud à raison en proposant de parler d'inconscient puisque le fait que ma mère ait un pénis n'est pas strictement équivalent logiquement avec le fait qu'elle soit ma mère:

$\neg(3)$  "Ma mère a un fait pipi \_ ma mère"

Comme:

$\neg(1)$  "Le psychisme est conscient \_ le psychisme"

Laisse la place à ce que nous allons appeler l'Ics.

(4) "Le psychisme est Ics = une négation du psychisme"

Mais quelle négation du psychisme, c'est ce que nous allons construire plus loin, c'est ce que nous avons construit avec la modification de la logique classique en topologie du sujet.

Nous voyons bien qu'il faut revenir à la raison de ce genre de jugement que nous disons synthétique *a priori*. En relation aux jugements constatifs C'est le débat entre Hume et Kant.

### 4. Hume avec Kant, empirisme et ontologie.

Nous avons le sentiment que nous ne faisons que rouvrir le débat. Ce qui est curieux, c'est de le retrouver dans ces termes renouvelés.

Le différent philosophique entre les deux rives de la Manche, aujourd'hui étendue à l'Atlantique, tourne à la concurrence sauvage. Cette situation est le fait de l'incompétence des tenants des deux parties. Si il y a désaccord, il est futile de notre point de vue, puisque les deux parties sont d'accord pour s'opposer à Freud.

La discussion ne saurait résister à une argumentation serrée qui reprendrait à sa charge les termes qui opposent Hume à Kant, afin d'introduire une troisième approche sous l'angle du freudisme.

Quel sont ces termes. Il y va du statut des jugements synthétiques *a priori* et des jugements empiriques.

Il ne faut pas croire que l'ontologie donne raison aux adversaires de Freud et que les empiristes sont d'accord avec lui. Nous aurions plutôt l'inverse, les empiristes sont incapables de reconnaître l'inconscient pour ce qu'il est car ce n'est pas seulement une question de constat positif, et les métaphysiciens de tout poils sont assez portés à lui donner un crédit transcendantal, ce qui est un malentendu.

Ce qu'il faut dire pour éclairer le débat, c'est que même les énoncés constatifs sont susceptibles d'une énonciation d'une part et que Hume ne formule pas une pétition empirique lorsqu'il conteste l'usage courant de la causalité. Et voilà le problème retourné.

Contre les sectateurs de Kant, le caractère problématique de la qualité des jugements synthétiques *a priori* se trouve bien reflété dès les jugements empiriques et leur vérité.

Contre les adeptes de Hume les jugements empiriques et le doute relatif à la causalité ne permettent pas de faire l'économie de la question des jugements synthétiques *a priori*.

En résumé, dès l'usage d'un jugement empirique, constatif, qu'il soit vrai ou faux, la question de sa formulation ouvre le champs des fictions véridiques qui se referme aussitôt et se révèle la présence d'une *a-prioricité* dûe à l'énonciation dont la raison est toujours illiminée quoi que jamais totalement illiminable.

Nous donnerons l'exemple de la division du travail pour appeler par son nom la répartition des tâches et des responsabilités depuis la guerre entre les politiques et les savants.

Voir la question des experts de toutes sortes, la contamination du sang par le virus de Sida, la rumeur des vaches folles sont les derniers exemples de ce fait du coté européen.

Lorsque nous disons que la moindre observation pose un problème logique (certains disent métaphysique) nous retrouvons Hume qui ne dit pas autre chose de la causalité et contrairement au crétinisme positiviste, ne dit pas que l'observation est limpide et ne soulève pas de multiples questions que les catégories de Kant ne font que contourner et ne peuvent résoudre. Questions qui ne sauraient se résoudre par la seule expérience empirique.

Wittgenstein est le meilleur défenseur de la psychanalyse dans ce contexte, lorsqu'il relève le problème que pose le moindre usage d'un terme de la langue, le moindre usage d'une lettre minuscule en logique et en mathématique.

Stauwson et W.O. Quine s'acharnent à prétendre que cette question relève d'un engagement ontologique. Quine pratique l'isolationnisme logique. Et malheureusement, Wittgenstein, après avoir mis un pied dans le caniveau (J.Lacan sém. livre XVII), remonte aussitôt sur le trottoir, car il n'en dit pas plus et il ne voit certainement pas le rapport que cela peut avoir avec l'inconscient de Freud.

Le point d'accord que nous avons avec lui, reste bien que les arguments de Freud ne sont pas toujours très convaincants. Il a sûrement raison Mais les arguments qu'il avance lui-même, sont trop faibles. Il reste dans une position de division subjective aliénante, sans séparation résolutoire comme J.C. Milner à l'extrême de son parcours dans la lecture de Lacan. Cette situation cause une

plus vive résistance à la psychanalyse, tant que le problème n'est pas parfaitement formulé avec sa résolution.

Depuis, en ce qui concerne la période présente chez les professeurs de philosophie, la dispute à été relancée par Derrida contre Austin et Searl, sans aboutir à autre chose qu'un arrêt des hostilités en forme d'insulte. Il reste insuffisant de la part de Derrida de tenter de montrer, en acte, que le désir existe même sous cet aspect dans la discussion, laissant les protagonistes et ceux qui les lisent, en posture de chiens de faïence.

Il est remarquable qu'à l'instar du pragmatisme contemporain, quiconque a la notion que la vérité est à chercher dans sa relation au savoir du côté de l'énonciation, ce qui n'a rien à voir avec un problème de communication, puisque le langage n'est pas un code, mais n'est pas non plus réductible à la jouissance phallique, ce qui revient au même dans l'onanisme culpabilisant des psychanalystes tenant de tels discours. Il s'agit d'une structure. Cette structure est celle de la transmission qui doit être répété sur une autre scène pour aboutir, soit la structure de la sexualité au sens de Freud. Elle dit et écrit l'Inconscient ou encore qu'il n'y a pas de métalangage.

Nous prétendons intervenir dans ce conflit pour faire se révéler son caractère irréductible et portant montrer comment il se résout.

#### Pour conclure.

**La pulsation signifiante.** Est-ce un? Est-ce deux? - le narcissisme - structure et histoire.

La structure de l'Oedipe qui se formule en une double question de l'enfant à l'égard des parents: Est-ce un? Est-ce deux? prend corps au travers du narcissisme. Mais qu'est-ce que le narcissisme?

Le narcissisme est cette pulsation tensionnelle et érotique entre le fait d'être sujet au corps et de prendre le corps en objet, entre l'objet et son commentaire, entre le langage pris en objet et le métalangage, entre intrinsèque et extrinsèque.

C'est cela qui doit être maintenue dans la doctrine, la structure de la division subjective, par la construction de "la copule qui unit l'identique avec le différent", régit le rapport qu'il n'y a pas entre la structure et l'histoire, entre le discours et la clinique.

Cette fonction écrit dans la topologie du sujet la particule négative qui distingue l'ics. du Cs. en une formule:

" Il est faux que ce soit Cs. et il est faux que ce ne soit pas Cs."

Soit

$$ics. = \overline{Cs.} = (\neg Cs. \wedge \neg \sim Cs.)$$

La seule modification apportée à la logique classique si chère à Quine, consiste dans la construction de cette petite négation modifiée susceptible d'un principe formatif supplémentaire des énoncés.

(p<sub>fm4</sub>). Si P est une ebf, alors  $\sim P$  est une ebf .

Et d'un simple axiome supplémentaire.

$$(Lm_5). \quad (\sim p \rightarrow (\sim q \Leftrightarrow \neg q))$$

Or à partir de là, la raison n'est plus la même, la raison est transformée.

Seul l'engagement dans le discours de l'analyse, en nous maintenant jusqu'au bout les deux pieds dans le caniveau, nous permet, grâce à la découverte de l'articulation d'ensemble de ce type de formule, de remonter sur le trottoir sans craindre d'avoir à en redescendre

J.M.Vappereau

Buenos Aires

le 5 Août 1996

*L'air du temps*

*Annonces*

La rubrique "Annonces " publie des informations :

- officielles, concernant le temps de travail dans l'École .
- individuelles, adressées en leur nom propre par ceux qui souhaitent les voir paraître.

**L'INTERPRÉTATION**  
**DANS LA PSYCHANALYSE**  
**ET AILLEURS**

**16 Novembre 1996**

De 15 h à 18 h 30

**A la Faculté de Théologie protestante**  
83 Bd Arago 75014 Paris

Avec la participation de :

Lélia DIAS  
Jacques LE BRUN  
Patrick VALAS  
Hélène ZARKA

La prochaine demi - journée consacrée à des questions de  
clinique analytique et de pratique de cure aura lieu  
le 18 Janvier 1997 avec pour thème :

Les entretiens préliminaires

**Clinique et formes actuelles du malaise dans la civilisation**

Ce thème a été lancé dans les Carnets 5 par plusieurs  
dans l'Ecole.

Le signifiant Espace, déjà là dans nos statuts, a été  
choisi pour désigner le mode de regroupement du travail de chacun.

Cet Espace là s'ordonne autour de ce que peut présenter  
quiconque, membre ou non de l'Ecole, pendant le temps où il  
travaille cette question. C'est dans ce cadre que quelqu'un, pour la  
durée qui lui convient, s'inscrit dans cet Espace.

Celui - ci est donc constitué, non d'une liste immuable de  
noms propres, mais d'une succession de temps particuliers de  
travail.

Pour permettre l'organisation de rencontres où peuvent  
être présentés et débattus les différents travaux, des correspondants  
locaux sont l'adresse des offres de chacun :

- Brigitte LEMERER pour Paris et sa région
- Christian CENTNER pour Bruxelles
- Frédérique SALDES et Jean - Pierre THOMASSET  
pour le Midi.

C'est dire que cet Espace n'est pas référé à un lieu  
géographique précis, mais ouvre à la fois des possibilités d'un travail  
de proximité et de rencontres plus larges alternativement dans l'un  
de ces trois pôles

La prochaine aura lieu à Bruxelles le 15 Décembre 1995.

*Quelques précisions techniques*

Les Carnets se mettent en forme sur PC sous WORD.

Les auteurs voudront bien envoyer leur texte sur disquette prenant en compte ces spécificités. Il est possible de faire transférer les disquettes MAC au format PC , même si certaines difficultés sont susceptibles d'apparaître lors de la conversion.

Une impression papier est indispensable en plus de la disquette.

Pour le texte, respecter scrupuleusement les indications parues dans la petite plaquette : "Typographie", reçue avec les Carnets 3.

Quelques repères dans le temps :

Les Carnets paraîtront :

- Novembre - Décembre : Deuxième semaine de Décembre

Textes à envoyer avant le 15 Novembre.

- Janvier - Février : Deuxième semaine de Février.

Textes à envoyer avant le 15 Janvier.

- Mars - Avril : Deuxième semaine d'Avril

Textes à envoyer avant le 15 Mars.

- Mai - Juin : Deuxième semaine de Juin

Textes à envoyer avant le 15 Mai.

## BULLETIN D'ABONNEMENT.

NOM : .....

PRÉNOM : .....

ADRESSE : .....

.....

CODE POSTAL : .....

VILLE : .....

TÉL. : .....

Abonnement aux Carnets pour un an (5 numéros) : 220 F.  
à partir du n°11 (Septembre 1996)

Prière de joindre un chèque bancaire ou postal établi à l'ordre de : École de psychanalyse Sigmund Freud,  
90 rue Georges-Lardennois, 75019 Paris